**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** - (1983)

**Heft:** 2

**Artikel:** La construction du corps dans la fiction métapsychologique

**Autor:** Fédida, Pierre

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-870728

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 11.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

PIERRE FÉDIDA

# LA CONSTRUCTION DU CORPS DANS LA FICTION METAPSYCHOLOGIQUE

Serait-ce par nostalgie d'une impossible œuvre littéraire que les psychanalystes ont, aujourd'hui, tendance à concevoir leurs élaborations théoriques comme pratique de la *fiction* ? A moins que l'intention dont témoigne ce terme soit de dissuader de toute confrontation avec les sciences exactes ou encore de promouvoir la psychanalyse au rang d'un discours scientifique dont la cohérence rationnelle ferait de la fiction un véritable défi au concept ?

La hardiesse imaginative des textes métapsychologiques de Freud autorise, il est vrai, une telle façon de voir et peut même encourager le recours à la fameuse sorcière lorsque les faits d'observation éveillent à l'humour de la spéculation ou supportent mal le sérieux des explications. Plus précisément, s'il s'agit de rendre compte de l'inconnaissable sans verser dans le défaut des réductions, la *construction de modèles* fait appel à une activité de pensée dont la fiction est la puissance créative. Les sciences physiques, notamment la cosmologie, ne fournissent-elles pas l'exemple d'une telle activité de la théorie dans l'attente de vérifications expérimentales ? Que la théorie soit affaire de bricolage et que le plaisir y trouve ainsi son compte, mieux que toute autre la psychanalyse en sait quelque chose. C'est avec un état approximatif des sciences que l'on travaille et on sait qu'il serait vain de vouloir tromper l'entreprise théorique du leurre de la rendre responsable de totalisations au moyen de concepts dépourvus de fiction. La mythologie de la doctrine freudienne des pulsions n'a rien à redouter de l'extraordinaire

développement des connaissances biochimiques, non pas qu'elle soit saturée de sa certitude mais parce qu'elle est précisément une mythologie et comporte alors en elle son propre ressort de transformation. De même, la découverte des neuromédiateurs chimiques rend la neurophysiologie du sommeil fort critique à l'égard de la métapsychologie du rêve : ce serait une erreur épistémologique de la part du biologiste que de se placer sur le terrain d'une contestation de la psychanalyse, autant que ce serait attitude servile de celle-ci de chercher à se mettre à la mode d'une découverte qu'elle gagne à connaître seulement de l'autre rive ! Le propre de la fiction est d'assurer — y compris à l'intérieur d'un concept — une représentation opératoire de l'inconnaissable, ou encore une figuration de phénomènes ou processus que l'on connaît empiriquement, mais que l'on ne parviendrait pas à penser sans le recours à un modèle. Cette représentation ou cette figuration au moyen d'un modèle s'inspire volontiers d'un objet d'usage courant, pourvu que celui-ci comporte dans sa conception idéelle ou matérielle (ou encore dans sa fabrication) une ingéniosité naïve qui le rende disponible à la fiction. L'efficacité imaginaire d'un appareil comme le télescope ou même, plus simplement, le bloc-notes magique est assurée à partir du moment où son fonctionnement explique la façon dont il est fabriqué. Sollicitée par un tel appareil, la pensée est entraînée à s'en servir fictivement pour inventer ce qu'elle n'est pas en mesure de découvrir par la réflexion.

Certes, appareils et machines n'ont pas l'exclusivité de constituer l'*industrie de la fiction*. Les formes animales ou végétales ne manquent pas de ressources imaginaires et les théories savent y puiser leur aventure lorsqu'elles en ressentent le besoin. L'intérêt que présentent appareils et machines est principalement celui de se laisser démonter et remonter, réparer et transformer, alors qu'un corps vivant ne saurait permettre d'en faire autant. La fiction physiologique reste à l'œuvre grâce à de tels modèles mécaniques, comme si ceux-ci donnaient accès à l'intérieur du corps sans transgresser d'interdit. G. Canguilhem a été l'un de ceux qui nous a ouvert la voie d'une épistémologie de la pensée biologique et médicale dans ses rapports internes aux imaginaires qui la hantent

et dont s'alimente sa rationalité [1]. Cette épistémologie — voisine mais distincte de celle de G. Bachelard — guette ainsi la fiction à l'œuvre dans la formation des modèles : les progrès technologiques de l'homme, destinés, sous forme d'appareils et de machines de plus en plus remarquables, à suppléer d'abord à ses limites puis à le représenter par d'autres modes d'action et de pensée (la cybernétique ou l'informatique, par exemple), fournissent en retour une capacité de fiction autofigurative qui assure une fonction de *self-concept*.

De ces premières remarques il convient de tirer quelques conséquences relatives au problème que nous voulons traiter. Il serait abusif de prétendre que *la* théorie psychanalytique *est* une fiction. Il est plus juste de limiter le terme de fiction à certains *modèles* promus par la métapsychologie aux fins de rendre opératoirement représentable ce qui est soustrait à l'observation et à la vérification directes par des moyens de connaissance psychologique ou biologique. Une fiction métapsychologique se forme à partir d'une clinique de l'expérience et au cours d'une élaboration théorique tendant à en rendre compte ou même plutôt à l'interroger. Distincte de l'énoncé de principes (*Prinzipien*), de concepts fondamentaux (*Grundbegriffe*) ainsi que de certains types de modèles (*Darstellungen, Vorbilder*), la fiction (*Fiktion*) est une *industrie de l'image* propre à un regard de la parole — un regard grâce auquel la parole peut se voir elle-même représenter ce qu'elle pense. Une ustensilité est, en quelque sorte, nécessaire, non seulement pour rendre cette parole concrète (il ne s'agit pas simplement d'illustration explicative), mais afin que le modèle fictivement formé ait prise sur des données cliniques d'observation sans les emprisonner d'une comparaison qui ferait prévaloir l'image sur la réalité observée. L'efficacité pratique de la fiction métapsychologique est donc dépendante de sa liberté à se transformer et aussi à disparaître lorsque l'échafaudage qu'elle représente pourrait cacher le bâtiment. C'est ce que Freud nous rappelle en diverses occasions lorsque le développement fictif du texte, à être poursuivi, déformerait

1. Cf. *La Connaissance du vivant* ainsi que *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences.*

l'*objet* qui en a suscité l'imagination [2]. Si nous préférons désigner ici une industrie de l'image dans la parole, c'est non seulement en raison des significations premières du terme « industrie » (en rapport au langage) mais parce que les conditions d'existence de la *situation* psychanalytique — non sans relations avec le rêve et le fantasme — sont elles-mêmes instauratrices de la fiction par la fonction qu'y tient *le regard de la parole.* Destiné à être écouté et entendu, ce qui se parle dans une séance prend évidence du caractère autoptique des mots de la langue. L'entendu se donne ici à voir par un regard à l'œuvre dans la parole. On pourrait dire que l'analyse est le temps et le lieu de mises en forme fictives des représentations à partir de leur matériau fantasmatico-corporel. En ce cas, le propre d'une fiction métapsychologique est moins sa capacité de compréhension que son pouvoir d'extension. Un tel pouvoir accorde une valeur de paradigme à la fiction, sous réserve de la concevoir instrumentalement comme propre à assurer une activité de transformation. A la différence du paradigme platonicien, la fiction freudienne répond d'une heuristique corporelle de la mise au jour des processus, qu'il s'agit moins de comprendre que de laisser se transformer. La cure elle-même est l'artefact matérialisé de la fiction du cofonctionnement d'un appareil psychique instaurant celui-ci comme *élaboratoire* de l'activité fictive de toute parole qui s'y produit.

La caractérisation de la fiction métapsychologique et de son heuristique clinico-technique nous conduit à préciser certaines conditions dans lesquelles elle se trouve mise en échec et ainsi vidée de sa propre fonction.

On peut d'abord se demander si *les récits de cas* ou *de cures* participent, en psychanalyse, de cette activité de la fiction. Il serait intéressant et certainement instructif de consacrer une critique littéraire à la clinique psychanalytique des histoires de malades (*Krankengeschichte*) et de s'interroger alors sur les variantes stylistiques d'un romanesque clinique

2. Cf. le chap. VII de *L'Interprétation des rêves,* le texte sur la vésicule protoplasmique dans *Au-delà du principe de plaisir,* ou encore *Constructions dans l'analyse.*

dont il n'est pas sûr qu'il participe de l'activité de fiction telle que nous avons commencé à la dégager. L'écriture d'une cure pose à l'analyste de très nombreux problèmes, dont les difficultés tiennent principalement à la spécificité d'une écoute. L'entendu concerne un *écrire* dont la transcription n'est pas indifférente et n'est pas non plus sans action en retour sur l'attention et ainsi sur la parole. Existe-t-il, dans ces conditions, une textualité psychanalytique ou doit-on supposer que chaque analyste, écrivant l'histoire de ses cures dans le style qui lui est propre, est alors soumis à ses propres idéaux romanesques et en débat avec ses modèles d'écrivains sous l'influence desquels il travaille ? Léopold Szondi, après Freud, a désigné toute l'importance de romanciers tels que Dostoïevski, dont l'œuvre est le modèle d'une clinique psychopathologique, au sens que prend l'histoire d'un malade (*Krankengeschichte*) et non pas seulement l'histoire d'une maladie (*Krankheitsgeschichte*). Mais en va-t-il de même de l'écriture d'une cure [3] ? Et le propre d'un texte métapsychologique n'est-il pas de se rendre d'autant plus lisible cliniquement qu'il dispose d'une universalité extensive entraînée à son propre développement. La clinicité d'un texte analytique ne s'apprécie pas à la fonction illustrative des cas racontés. On pourrait avancer que le cas est une instance de singularité critique qui admet soit un exposé explicite, soit une fonction d'inhérence au texte théorique de l'élaboration. Selon l'éventualité devant laquelle on se trouve, l'instance de singularité critique n'est évidemment pas la même ; mais, de toute façon, ce qui compte le plus est le pouvoir de transformation ou de complication, par le cas, de la fiction idéale du fonctionnement psychique. La lecture des textes métapsychologiques freudiens décèle constamment les moments critiques de la construction : ces moments critiques sont les moments clinico-techniques de la théorie. En décrivant la fiction de l'appareil psychique construite à partir du rêve, Freud nous donne les moyens de penser l'hallucination, le délire ou la confusion de pensée comme des phénomènes, certes pathologiques, mais

3. Nous avons récemment consacré une conférence à ce problème de *L'écriture dans la cure analytique* (Dijon, 1982, à paraître).

qui restent en communication avec l'idéal d'une normalité. Le psychopathologique reçoit ainsi de la psychanalyse une discursivité critique et clinique qui soustrait les phénomènes observés de l'aliénation médico-psychiatrique. Le rêve fait entendre l'hypocondrie tout de même que le deuil donne accès aux processus observés dans la mélancolie.

D'un autre côté, la modélisation de la fiction métapsychologique annule aussitôt le pouvoir de fiction du modèle. On assiste aujourd'hui à diverses tentatives de conceptualisation formelle des modèles théoriques de la psychanalyse, sur lesquelles il ne convient pas de nous attarder ici [4] mais dont on peut dire toutefois qu'elles vident la métapsychologie de la capacité imaginaire qu'en comporte la pensée et, corrélativement, de son effectivité clinique et technique (au sens que prennent ces mots dans la psychanalyse). Il s'ensuit une sorte de psychologisation secondaire de la métapsychologie où les faits de comportement corporel deviennent des faits d'observation dans l'attente de leur explication [5].

Nous nous contenterons de dégager quelques arguments de réflexion sur l'axe thématique que nous avons proposé.

Qu'on la nomme découverte ou invention, l'hystérie a bien constitué la fiction corporelle inaugurale de la psychanalyse. De l'iconographie de Charcot dominée par la représentation des corps dans leur plastique posturale et gestuelle à l'anatomie fantastique de Freud, on s'aperçoit que la transvaluation passe par cette transformation du regard : celui-ci est désormais restitué à la parole et, ainsi, il intériorise ce qu'il voit dans une écoute. Changement de l'espace et du temps de la représentation clinique, dirait-on : certes, mais encore faut-il prendre toute la mesure d'une telle *révolution*, où le corps visible du symptôme ne peut désormais plus être objectivé en l'image — photographique — de sa manifestation et dispose d'une latence scénique à l'intérieur de la parole des malades. Le corps ne cesse d'être ce

---

4. Cf. A. Wilden, *System and Structure,* Tavistock Publications, New York, 1972. Nous consacrons un travail à paraître sur ce problème de la modélisation métapsychologique (Enseignement 1981-1982 et 1982-1983).

5. Cela est net avec l'idée hartmanienne de la métapsychologie. Les travaux américains (cf. Kernberg, par exemple) l'illustrent clairement.

qui se voit tout en étant l'imaginaire des mots et, déjà, leur essentielle ambiguïté métaphorique. Tout se passe comme si le corps s'organisait comme le lieu scénique de la parole et que ses expressions observables — dépendantes de la séduction — jouaient un effet mimique d'emprise sur le clinicien. Le corps suggestif et suggestible sollicite si intensément le regard et le toucher qu'il joue un véritable défi d'amour auprès de celui qui prétend le soigner. Ecouter le corps à l'intérieur des mots indifférents à sa souffrance tout en entendant de lui ce qu'il montre représente ce moment analytique des *Etudes sur l'hystérie*, où Freud découvre la passion d'une fiction. L'anatomie et la physiologie ré-inventées par l'hystérique (ainsi, la découverte des zones érogènes par rapport aux zones hystérogènes de Charcot) donnent moins à voir qu'à fantasmer et, si le regard n'en est nullement absent, il transforme radicalement le statut de la représentation.

Ainsi, loin d'être soustrait de la pratique clinique et théorique de la psychanalyse, le corps va se trouver une textualité fictive dont la lecture vivante en intensifie la chair et en dévoile le sens — à la fois significations et sensorialités. C'est pourquoi, à paraître se retrancher, le corps accroît son acuité sensible à l'écoute des mots en leur puissance de métaphore. Convient-il de rappeler ici que c'est précisément le rêve — dans la mesure où son contenu manifeste est là pour ouvrir la parole aux pensées latentes et ainsi à l'infinie ressource de l'amour de la langue — qui est destiné par la psychanalyse à être cette *chose si corporelle* qu'il restera le paradigme de l'écoute, là où l'infantile (et non pas l'enfance) demande à être entendu. Si Freud prend soin, jusqu'à la fin de sa vie, de tenir l'attention au rêve pour le *Schibboleth* grâce auquel les analystes peuvent entre eux se reconnaître, c'est que rien de la psychanalyse ne peut se concevoir sans la *référence* au rêve. Il est, en quelque sorte, la théorie de pensée. Or c'est bien le rêve qui assure cette corporéité de la parole et l'on ne gagne rien à croire pouvoir s'en passer. L'histoire de la psychanalyse fournirait de multiples preuves de ce qu'il advient lorsqu'on affaiblit ou qu'on annule la fonction primordiale de cette référence. Et il ne suffit pas de justifier de son importance méthodologique dans la voie de

la connaissance de l'inconscient : la référence au rêve n'est pas moins que la décision fondatrice qui concerne — dans l'acte d'entendre — le rapport interne du corps au langage. C'est pourquoi tous ceux qui ont modifié la place et la portée de cette référence ou qui l'ont purement et simplement niée se sont diversement confiés au corps dans une nouvelle positivité qui prenait valeur de résistance à la psychanalyse [6]. Nous avons, pour notre part, souvent mis l'accent sur la négativité du corps dans le champ de la psychanalyse. Cette négativité coextensive du dispositif de la cure (ainsi, le protocole de la séance) et autocompréhensive du *langage* pourrait bien être mise au principe de la fiction et du caractère littéralement métapsychologique de celle-ci [7]. Dire que la négativité est ce à partir de quoi la fiction peut *se produire*, c'est nous ouvrir la voie vers cette problématique de l'écriture — le corps s'écrivant — inséparable de ce que nous désignons par « entendre ». Toute fiction assure une telle puissance, quasi hallucinatoire, du visible (ou, comme dirait Freud, de la *pensée en images*) qu'avec elle se décèle l'acuité corporelle de l'écriture en tant qu'elle s'origine de l'entendu. La fiction est le destin corporel de l'écriture.

Avec la notion de *construction* s'aperçoit d'autant mieux cette réalité fictive du corps telle que l'écriture en découvre la portée métapsychologique.

Dans son acception extensive, le terme de construction a vocation théorique de désigner cette activité imaginative de la pensée qui promeut, chez l'analyste, des modèles tels que celui de l'appareil psychique. Si *les appareils* — comme nous le disions — ont la propriété d'entraîner la spéculation par une sorte de fécondité heuristique de nature technologique, ce serait évidemment une erreur de prétendre qu'à leur image la vie psychique et le vivant du corps se trouvent ainsi mécanisés. Cette erreur, fréquemment reproduite par les commentateurs de Freud (L. Binswanger, par exemple) se fait

6. Nous pensons aussi bien à Groddeck, Ferenczi, Balint, qu'à tous ceux qui, aujourd'hui, plus manifestement, ont oublié le rêve au nom du corps (cf. les thérapies « corporelles »).

7. Nous nous permettons de renvoyer à notre livre *Corps du vide et espace de séance,* Delarge, Paris, 1977.

évidemment toujours au nom d'un certain spiritualisme philosophique, prônant pour le corps l'expérience animée de son vécu et des significations phénoménologiques de sa présence au monde. Or la construction en fiction tire, précisément, de la mécanique, de l'hydraulique, de la thermodynamique, etc., cette industrie de l'image où le corps est soustrait à la menace de se constituer en *système délirant*. Mais si l'appareil se réalise en une machine (soit, par exemple, la machine à influencer de Tausk, les inconscients machiniques que l'on voit fleurir dans la culture contemporaine), il n'assure plus sa fonction imaginaire de construction fictive : il acquiert une positivité illustrative ou « monstrative », ainsi qu'il en va de toute plainte corporelle hypocondriaque. Le prolongement de cette réflexion consisterait alors à examiner comment se modifie le corps hystérique en un système mélancolique de représentation hypocondriaque, ou encore quelle est cette hypocondrie du rêve qui est à la source d'une intelligibilité à la fois de la mélancolie et de la paranoïa. Sur la voie de cette réflexion, il s'agirait donc de savoir ce qui distingue une fiction d'un délire ; et alors il faudrait ne pas négliger tout ce qui relève des représentations machiniques du protocole de la cure et du dispositif de la séance. Autrement dit, l'appareil, en devenant persécuteur, perd la référence négative de la fiction qui lui a donné naissance.

Mais, si l'attention de Freud s'est souvent consacrée à tenter de spécifier l'activité propre de l'analyste au cours de la cure et de démarquer celle-ci de l'entreprise de la suggestion, l'idée de la construction s'impose, sous le rapport au rêve et à son paradigme théorico-technique, comme mise en forme de l'infantile. La remémoration de l'enfance est solidaire de l'activité du traumatique. Les rêves parlent le corps de l'infantile au travers de ses déguisements, mais le patient n'a pas les moyens de les comprendre tant que sa parole ne se laisse pas aller aux associations. Alors, on dirait que la construction est cette *présentation au présent* de l'immémorial corporel là où jamais aucun souvenir ne pourra lever l'amnésie d'enfance. Ne pas se souvenir est la source négative de toute fiction. L'essentialité du corps, son inactualité infantile, est *dite* par l'analyste en lieu et place d'une mémoire

impossible mais dans l'évidence fictive de sa métaphore de langage.

Il resterait, pour aller plus avant, à découvrir de quelle négativité la construction tire sa capacité opératoire. Ce ne sera pas l'objet de notre propos, car il lui serait exigé de rendre compte de la façon dont se forme la construction dans l'activité de pensée de l'analyste et surtout en cette parole sienne qui n'a en rien à revivre et à se remémorer ce que le patient a vécu. La construction dit une vérité archaïque — préhistorique — qui est là, présente au transfert et à l'agir de la répétition. L'évidence de sa manifestation fait ignorer au corps ce qu'il est. La construction — inévitablement poïétique — dé-signifie le vécu du corps (ses actualités intentionnelles), et cela par les mots restitutifs de l'inactualité du désir inconscient et de la vérité historique perdue. La construction n'est pas le délire, bien que celui-ci en pressente le langage. Elle n'est pas non plus le mythe, quoiqu'on soit en droit d'en attendre la parole fondatrice qui dit l'originaire. La fiction — si on la conçoit comme n'étant pas un *genre* — pourrait bien alors être cette forme simple donnant corps à l'inconscient des mots, là où ils s'ouvrent quelquefois à l'ambigu de leur nature. La fiction est entre sexe et visage !